

Benoît Godin. *L'innovation sous tension : histoire d'un concept*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2017. 491 p. 49,95\$. ISBN 978-2-7637-2706-6

Jacques G. Ruelland

Volume 42, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071274ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071274ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ruelland, J. G. (2020). Compte rendu de [Benoît Godin. *L'innovation sous tension : histoire d'un concept*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2017. 491 p. 49,95\$. ISBN 978-2-7637-2706-6]. *Scientia Canadensis*, 42(1), 129–131. <https://doi.org/10.7202/1071274ar>



Benoît Godin.
***L'innovation sous tension :
 histoire d'un concept.***
 Québec : Presses de
 l'Université Laval, 2017.
 491 p. 49,95\$. ISBN 978-2-
 7637-2706-6

Paradoxalement, l'innovation n'est pas un nouveau concept, mais une idée dont les avatars ont beaucoup évolué. Très documenté, bien écrit, bien traduit et passionnant, le livre de Godin capte l'attention du lecteur dans les méandres de l'histoire du concept. Née dans un monde où l'immobilisme était l'attribut de la perfection, l'innovation est une idée ancienne. Comme le note l'auteur, les philosophes grecs voyaient le changement comme un signe de dégénérescence et d'appartenance au monde matériel, mais pour l'Église médiévale, l'amélioration de l'âme était positive (77).

De l'Antiquité à la Réforme, l'innovation est une impossibilité matérielle ; au mieux, une simple transformation, une *innovo*. Alors que la science interroge les certitudes religieuses en astronomie et en médecine, la nouveauté transgresse la règle d'or de la perfection : l'immuabilité. L'absence de changement dans le monde des idées apporte l'ataraxie du « sommeil dogmatique » (Kant, *Critique de la Raison pure*, 1781), la quiétude du pouvoir établi, l'apathie de la paix perpétuelle (Kant, *Vers la paix perpétuelle*, 1795), alors que le changement annonce le chaos des disputes aux issues incertaines. L'innovation apparaît à la Réforme comme l'aveu d'une erreur : le monde n'est plus le Cosmos créé par Dieu,

une immense « monade » (Leibniz, *Monadologie*, 1714) aux éléments nageant dans l'harmonie préétablie. L'innovation se développe-t-elle dans le monde stable, immuable, anhistorique, décrit par Platon (*République*, -374) ou par More (*Utopie*, 1516), ou dans un monde imprévisible, impitoyable (Machiavel, *Le Prince*, 1513) obligeant le prince à innover, ou encore dans un monde en évolution, historique, théorisé par Darwin (*L'Origine des espèces*, 1859) ?

L'innovation radicale naît comme un interdit et croît dans un monde intelligible en révolution. La formule de Galilée, « L'Univers est écrit en langage mathématique », n'est pas l'ultime avatar de l'antique Cosmos, mais l'aveu que nous sommes loin d'en connaître tous les mystères, le monde spirituel échappant d'ailleurs aux lois matérielles. Cela répond-il à l'interdiction d'innover, proclamée par Edward VI d'Angleterre en 1548 ? Les facettes de l'innovation à la Renaissance dénoncent son ambivalence au moment où l'Occident change d'épistémè (99).

Irrésistible, inéluctable, l'innovation moderne est un mal pour les religieux, jusqu'à ce que les sciences et les techniques prouvent qu'elle est bénéfique. Au plan philosophique, la modernité fait de la vie la référence ultime, alors que temporalité et liberté sont pensées ensemble pour la première fois. La modernité crée une crise dans la culture européenne, que la conscience historique inaugure ; Nietzsche et Dilthey (*Le Monde de l'esprit*, 1911) font de l'innovation une condition formelle de l'objet historique, qui peut dès lors générer l'idéologie de l'homme nouveau ou la métaphysique

de l'originnaire (Heidegger, *Être et Temps*, 1927). Elle fusionne la création, l'invention et la *Weltanschauung* qui la produit comme un inconscient historique. Désormais, l'innovation *a* et *est* une histoire. Cette dimension historique intrinsèque absorbe la réalité, en assume la perte et restitue celle-ci sous forme critique (Adorno).

Du XVI^e au XX^e siècle, les paradigmes occidentaux sont questionnés. L'innovation devient la nouveauté (313). Le monde moderne reçoit une pléthore de réalisations matérielles, audacieuses, novatrices ; dans les sciences et les techniques, l'innovation réifie le progrès, anime les révolutions industrielles, synthétise le savoir préexistant. L'innovation radicale ne rejoint les sciences qu'au XX^e siècle. Auparavant, elle n'appartenait qu'à la politique et aux arts. Aujourd'hui, l'innovation se retrouve dans toute activité humaine, à l'instar de l'évolution et de l'inconscient qui avaient un sens restreint avant d'envahir la culture et de générer de nouveaux paradigmes. C'est là que l'essai de Godin se montre... novateur. Au lieu de ne traiter que des dimensions philosophiques de l'innovation ou de ses aléas matériels, il rejoint les deux niveaux de la réflexion et explique clairement le passage de l'un à l'autre.

Mais l'auteur n'aborde guère l'avenir de l'innovation. Est-elle capable de se pérenniser ? Oui, car les mêmes idées politiques sont perpétuellement recyclées depuis Machiavel. Les récurrences de la mode vestimentaire, architecturale, littéraire questionnent la pertinence de cette pérennisation. La « tradition du nouveau » conjugue audace et conformisme. L'art

moderne rejette la tradition et fait de l'expérimentation sa règle jusqu'à son autodestruction. Il dissout les œuvres et leurs références à la nature et à la beauté. En art moderne, l'innovation radicale interdit la restauration de l'ancien et rompt avec le passé, mais sa critique intrinsèque fait d'elle l'autrice des productions artistiques (Schoenberg, Brecht). L'innovation radicale édulcore le concept d'art et le lie à la transgression comme acte libérateur. Mais l'innovation crée-t-elle une chose *ex nihilo*, ou n'est-elle encore qu'un accommodement du vieux ?

L'essai décrit bien les métamorphoses de l'innovation, ses nombreuses sources sont pertinentes, convaincantes, intéressantes, mais les effets pervers qu'engendrent les nouveautés techniques dans l'environnement, par exemple, sont absents du livre. Ils font pourtant partie de l'histoire du concept. L'auteur se montre peu critique envers son sujet, et il termine d'une curieuse manière : « Au XX^e s., l'innovation deviendra un mot populaire d'une grande valeur ; un mot « magique ». Mais, comme l'indique John Pocock au sujet du mot révolution, « le terme [innovation] cessera peut-être bientôt d'être employé, dénué qu'il est de toute signification par un usage constant et excessif » (417).

Cette phrase, qui anticipe la fin du vocable, ne s'applique certainement pas à l'idée d'innovation ! Actuellement, l'innovation technoscientifique est encouragée par les gouvernements alarmés par l'état lamentable dans lequel l'industrie l'a plongée. On voit apparaître des ministères de l'innovation. Celle-ci fera partie de la solution en générant de nouveaux

modes socio-économiques dans le cadre de la révolution scientifique qui s'amorce. Mais Godin ne semble pas très optimiste. Alors que des concepts sans fondements (alchimie, sociobiologie) tombent en désuétude, d'autres renaissent périodiquement de leurs cendres (guerre sainte) et certains contribuent à construire de nouvelles théories scientifiques (réfutabilité)

et un nouvel art de vivre. Le concept d'innovation est de cette dernière trempe.

Malheureusement édité sous une couverture noire plutôt austère, ce livre offre une excellente histoire du concept d'innovation, agrémentée d'une bibliographie de 72 pages.

Jacques G. Ruelland, Université de Montréal